

Activités quotidiennes dans un quartier populaire francophone

Guyllaine Poissant

Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005170ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005170ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poissant, G. (2001). Activités quotidiennes dans un quartier populaire francophone. *Francophonies d'Amérique*, (11), 135–150.
<https://doi.org/10.7202/1005170ar>

ACTIVITÉS QUOTIDIENNES DANS UN QUARTIER POPULAIRE FRANCOPHONE¹

Guylaine Poissant²
Université de Moncton

Au Canada et ailleurs dans le monde, les changements économiques de ces dernières années ont eu des conséquences différentes selon les groupes sociaux et les régions. La précarisation de l'emploi qui a touché l'ensemble du pays a eu, selon le Front commun pour la justice sociale du Nouveau-Brunswick des effets plus dramatiques dans cette province. Bien qu'en 1997 les emplois peu payants (moins de 9,24 \$ l'heure) représentaient 24,5 % des emplois au Canada, cette proportion grimpait à 35,4 % pour le Nouveau-Brunswick (Cormier et Wery, p. 1). À l'intérieur même du Nouveau-Brunswick, ce sont surtout les régions rurales et acadiennes du Nord-Est qui ont été touchées. Cependant, les régions anglophones et urbaines ont également subi les effets de la désindustrialisation. Pour savoir comment se traduit la précarité économique dans le quotidien des familles des quartiers dits défavorisés, il existe plusieurs indicateurs : entre autres, le nombre de repas servis aux banques alimentaires, les demandes faites aux groupes communautaires, les services demandés aux différents paliers de gouvernement. Ces indicateurs rendent compte d'une partie de la réalité qui a déjà fait l'objet de recherches, notamment de la part d'organismes communautaires et publics. La précarité vécue par les familles est plus difficile à cerner lorsqu'elle se passe dans l'espace privé. Pourtant l'étude des activités qui ont lieu dans le privé peut contribuer à la compréhension des changements vécus par les milieux populaires.

Le présent article porte donc sur les activités quotidiennes des femmes et des hommes francophones d'un secteur de Parkton, un quartier de Moncton. Nous examinerons ensuite ces activités à la lumière des valeurs dominantes des milieux populaires.

Avant de poursuivre, il est nécessaire de donner quelques précisions sur le quartier. Dès sa formation, au cours des années 1940, Parkton était une banlieue ouvrière de Moncton où habitait une forte concentration de francophones. La population masculine de Parkton travaillait surtout dans les ateliers du Canadien national situés à la périphérie du quartier. Plusieurs jeunes femmes de Parkton faisaient également partie de la main-d'œuvre active. Malgré l'annexion de Parkton à la ville de Moncton en 1954, la population de cette région est demeurée culturellement et économiquement homogène. Le quartier avait son école, ses épiceries et autres petits commerces, son église, sa troupe

de théâtre, ses groupes de musique *country and western* — dont certains avaient leurs propres émissions de radio et qui faisaient des tournées au Canada et aux États-Unis —, ses clubs de balle, mais aussi ses *bootleggers* et ses contrebandiers. Sur le plan économique, le sort du quartier a toujours été lié à celui du CN et de ses ateliers qui employaient, en 1963, 1 500 personnes.

Depuis la fermeture des ateliers du CN au milieu des années 1980, la population locale et régionale s'est appauvrie. Dans la région du Grand Moncton par exemple, en retenant neuf secteurs de la ville sur dix, la proportion des ménages à faibles revenus varie de 20,8 % à 43,3 % selon les quartiers (Cormier et Wery, p. 3). Il y a également eu des mouvements de population qui ont affaibli l'homogénéité de Parkton. Cependant, le quartier étudié peut toujours être qualifié de populaire, ne serait-ce que par le genre d'habitations (petites maisons unifamiliales dont le prix se situe autour de 55 000 \$, logements à prix modiques) et le type de services qui y sont offerts (organismes communautaires, dépanneurs, prêteurs sur gages). De plus, la présence d'institutions comme l'école primaire Saint-Henri et la Caisse populaire montre que sa population est encore acadienne, même si la proportion de francophones y est moins grande que pendant les années 1940 à 1960.

Recension des écrits

Malgré ces particularités, les études sociologiques récentes couvrent les domaines de recherche suivants : identité acadienne (Marc Johnson, Mourad Ali Khodja), culture (Joseph Yvon Thériault, Greg Allain, Isabelle McKee-Allain), langue, éducation, développement international et régional (G. Allain, Omer Chouinard, Marie-Thérèse Séguin), mouvements sociaux, réseaux associatifs (Ronald Babin, O. Chouinard), santé, condition des femmes (I. McKee-Allain), etc. On y analyse la culture acadienne, les réseaux dans les régions acadiennes, la langue et l'identité acadiennes, les femmes acadiennes. Contrairement à l'élite acadienne traditionnelle et montante (communauté d'affaires), la classe ouvrière acadienne et la culture de cette classe n'ont pas fait l'objet d'une recherche exhaustive.

Il faut remonter à 1970, à la thèse de doctorat d'Alain Even portant sur une analyse socio-économique du développement, pour trouver une mention des classes sociales acadiennes au Nouveau-Brunswick. Cependant, les références à la classe ouvrière acadienne y sont rares et peu développées. De plus, la classe ouvrière dont il est question est composée d'une main-d'œuvre qui travaille dans les industries du Nord, donc en régions rurales ou dans de petits centres. Quant à la culture acadienne, Even base ses observations sur la situation qui prévalait en Acadie à la fin des années 1960.

Ailleurs au Canada, il existe pourtant une importante documentation sur les classes sociales, y compris sur la classe ouvrière. Les changements économiques et sociaux de ces dernières années ont changé la composition de ces couches sociales salariées, de sorte qu'elles forment maintenant une main-d'œuvre beaucoup plus hétérogène. Dans le cas de la classe ouvrière, « cols

blancs et cols bleus sont de plus en plus intégrés dans certaines chaînes de production alors que les conditions de travail des employés de bureau, de commerces et de services de santé rapprochent ces catégories de ce que l'on appelait traditionnellement les couches prolétarisées» (Rousseau et Saint-Pierre, p. 280). Le même problème se présente en ce qui a trait à la définition des classes populaires qui comprennent généralement les couches inférieures de la classe moyenne (ou de la petite bourgeoisie selon les auteurs), la classe ouvrière et une partie des classes défavorisées.

Avec la restructuration de l'économie et le désengagement de l'État qui se fait en appliquant des politiques d'austérité et en privatisant, de plus en plus de personnes font maintenant l'expérience de la précarisation dans leur emploi et de l'exclusion temporaire ou permanente du travail. Le travail n'est donc plus garant d'insertion sociale. «La majorité des personnes pauvres sont, en effet, actives sur le marché du travail, mais ne parviennent pas à tirer de leur activité un revenu suffisant» (Lesemann, p. 583). C'est là l'une des raisons données par Ginette Paquet pour expliquer la croyance en la chance par opposition à l'éducation et au travail comme moyen de réussite sociale. «On ne perçoit pas la vie comme une ascension et le travail n'en constitue pas l'élément le plus intéressant» (Paquet, p. 57).

D'autres valeurs sont associées aux milieux populaires : le présent, le quotidien, le concret, la famille (Paquet ; Lalive d'Épinay *et al.*). Les classes populaires misent en effet davantage sur les relations familiales et personnelles qui leur procurent un sentiment d'appartenance à un groupe. Ce groupe, soumis aux mêmes contraintes, développe alors un sens de la dignité qui ne vient pas du désir de dépasser ou de faire mieux que les autres, mais de la promotion de l'ordinaire, de n'être pas pire que les autres. Pour maintenir ce sentiment d'appartenance, il est alors plus important de «faire ensemble» et de «voir ensemble» que de voir ou de faire une activité quelconque (Paquet, p. 60). Dans ce processus de formation de l'appartenance, le voisinage et surtout la famille jouent un rôle primordial. L'attachement au foyer est donc «l'un des fondements de la culture populaire» (Paquet, p. 58-59).

L'étude des activités des groupes populaires traduirait les valeurs énumérées plus haut. Ainsi, ce seraient non seulement le temps accordé à telle activité plutôt qu'à une autre, mais aussi l'importance accordée à une activité spécifique ou à un groupe d'activités qui permettraient d'évaluer l'influence de la culture populaire sur le quotidien. À cet égard, le concept de temps social peut rendre compte de la réalité et de l'organisation d'un groupe social puisque «la valeur du temps, d'un temps particulier est inséparable de son usage social» (Échange et projets, p. 61).

Methodologie

Pour nous familiariser avec le quartier, nous avons rencontré le curé et d'autres responsables de la paroisse pour recueillir des renseignements sur les services offerts par les associations religieuses et caritatives paroissiales.

Nous avons également consulté des documents sur les origines et le développement du territoire choisi. Pour compléter nos connaissances du quartier, nous avons examiné des documents du département d'urbanisme de la Ville de Moncton sur les résidences du quartier.

De plus, nous avons interviewé des personnes qui travaillent depuis plusieurs années dans le secteur communautaire et dont la clientèle vient du quartier. Ainsi, des responsables du Club des garçons et filles de Moncton, de la Maison Nazareth et de Moncton Headstart nous ont fait part des services que leur organisme offre et ont parlé des personnes qui bénéficient de ces services. La Maison Nazareth, fondée par une religieuse et encore gérée par des bénévoles, est d'abord un centre d'aide physique et psychologique pour les personnes dans le besoin. Elle comprend un centre de distribution de vêtements et de meubles, un refuge pour femmes en difficulté et un abri temporaire pour les sans-abri. Le Moncton Headstart est un centre destiné aux familles défavorisées. Sa mission est de « fournir aux parents et aux jeunes enfants défavorisés sur le plan social, émotif et éducatif un environnement d'apprentissage ». Pour y arriver, le centre offre des programmes de tutorat aux enfants et de récupération scolaire aux parents. Le centre offre également un programme d'intervention familiale précoce aux parents de jeunes enfants et un programme de cuisine éducative. Au Club des garçons et filles, il y a environ 350 jeunes de 6 à 18 ans qui sont inscrits aux programmes, autant de garçons que de filles.

Finalement, nous avons fait des observations du quartier à différents moments de la journée et de la semaine et, lors des entrevues, nous avons observé l'intérieur des résidences, la cuisine, notamment, puisque c'est dans cette pièce qu'ont eu lieu la plupart des entrevues.

À l'origine, nos entrevues devaient se limiter aux résidents de la plus vieille partie de Parkton, c'est-à-dire un territoire situé du côté nord-est de Mountain Road, qui comprenait 233 ménages. Ce secteur est occupé en grande partie par des maisons unifamiliales dont la valeur se situe autour de 50 000 \$. Une sélection au hasard d'environ 10 % de ces ménages a donc été faite. Après quelques entrevues, nous avons constaté que les occupants et occupantes des maisons de notre échantillon étaient très majoritairement des personnes âgées ou retraitées, des femmes pour la plupart. Dans le but d'avoir un échantillon plus représentatif en âge de la population générale et des deux sexes, nous avons décidé de sélectionner des ménages plus jeunes. Les observations sur les parties connexes du territoire original ont conduit à la réalisation d'entrevues avec des personnes demeurant dans des immeubles situés vers le nord et l'est de ce territoire où résidaient de jeunes familles, afin de respecter l'origine socio-économique de notre étude.

Pour mesurer l'importance d'une activité ou d'un groupe d'activités quotidiennes, la parole a donc été donnée aux femmes et aux hommes de Parkton, et leur capacité d'exprimer la réalité qui les entoure n'a pas été remise en cause. En accord avec le Groupe de recherche et d'intervention régionale,

nous mettons au contraire en doute « l'idée "d'objectivité" d'un objet scientifique qui aurait évacué complètement le sujet connaissant » (Anadón *et al.*, p. 21). Pour cette raison, nous avons choisi de faire des entrevues avec des personnes qui habitent dans le quartier populaire, c'est-à-dire une vingtaine de résidents francophones de la partie sud-est de Parkton.

Les entrevues étaient semi-directives et basées sur un questionnaire portant sur les sujets suivants : l'origine familiale, les activités quotidiennes et les valeurs qui y sont rattachées, la perception de la situation linguistique et économique, les rapports avec la famille, les voisins, le quartier, les projections dans l'avenir. Pour donner la parole à des personnes qui hésitent habituellement à parler, du moins publiquement ou à des étrangers, le questionnaire commençait par leur demander leur origine géographique, puis venaient des questions sur leur enfance et sur la langue parlée à la maison, à l'école, dans le voisinage et avec les amis. Par la suite, nous posions des questions sur l'emploi du temps, la vie quotidienne, les choses importantes dans leur vie. De là, l'entrevue pouvait prendre diverses tangentes, puisque nous cherchions aussi à connaître les intérêts des répondants et répondantes. Ceux-ci avaient tendance à s'attarder sur des éléments et des activités de leur vie qui leur donnaient le plus de satisfaction ou qu'ils et elles trouvaient plus intéressants à leurs propres yeux ou en regard des personnes qui faisaient passer l'entrevue.

Composition de l'échantillon retenu

Notre échantillon était composé de femmes et d'hommes entre 19 et 91 ans avec une surreprésentation de femmes, parce que la majorité des hommes approchés étaient réticents à l'idée de répondre au questionnaire. Même en insistant sur le fait que les activités quotidiennes d'un homme sont différentes de celles d'une femme, les hommes ne se percevaient pas comme les responsables de cette sphère sociale. Ainsi, les premiers hommes qui ont accepté de répondre à nos questions étaient ceux dont la conjointe ne parlait pas français ou, dans un cas, dont la conjointe avait un handicap qui l'empêchait de se faire comprendre facilement. Plus tard, ce sont des hommes plus jeunes qui ont accepté de le faire. Dans tous les cas, les entrevues données par les hommes étaient plus brèves ou à l'extérieur de leur domicile. Le fait que ce soit deux femmes qui aient fait passer les entrevues peut expliquer en partie la représentation moindre des hommes. Cependant, la recension des écrits montre que les milieux traditionnels associent le privé avec le féminin, et la population de Parkton n'échappe pas à cette manière de voir les choses.

Puisque Parkton est un quartier populaire, il n'est pas étonnant de constater que les femmes et les hommes de notre échantillon sont sous-scolarisés. Les plus jeunes ont terminé leur secondaire et ont parfois une formation postsecondaire partielle, mais la majorité des adultes de notre échantillon n'ont pas terminé le secondaire. En ce qui a trait à la langue d'enseignement, les plus jeunes ont fait des études en français, ne serait-ce que partiellement, ou ont fait le cours d'immersion, et ils privilégient cette forme d'éducation

pour leurs enfants. Les moins de 60 ans se définissent également comme bilingues, où bilingue ici fait référence à des origines francophones et à la possibilité de s'exprimer en anglais. Il y a eu une jeune femme qui se définissait comme « anglaise » même si l'entrevue s'est déroulée en français et même si ses parents étaient francophones. Les personnes plus âgées de notre échantillon se sont définies comme bilingues, « français » ou « françaises ».

Concernant l'origine familiale, les personnes âgées de notre échantillon ont vécu sur des fermes et ont connu le travail et la vie de la ferme. Ils vont mettre à profit leurs expériences après leur arrivée à Parkton. Les femmes vont faire un jardin, des conserves, la cuisine, un peu de couture.

J'ai travaillé très fort [...] de grands jardins [...] [je] mettais tout ça en bouteille (Entrevue 5).

Y avait de l'espace pour faire un jardin l'été [...] pour avoir des légumes frais pour la famille [...] On avait un grand jardin, pis, je mettais en bouteille [...] Je faisais leurs petites robes [...] J'eux faisais chacun un jumper pis chacun une petite jupe [...] je leur faisais des petites culottes de dessus de petites filles avec des sacs de farine [...] Pis je faisais des culottes pour les petits gars aussi (Entrevue 1).

Les hommes plus âgés ont construit leur maison à même le bois de la compagnie ferroviaire pour laquelle ils travaillaient, et parfois leurs épouses les ont aidés à construire la maison dans laquelle la famille a habité.

On a bâti nous-autres mêmes icitte (Entrevue 18).

Je mettais la laine dans les murs (Entrevue 5).

Là, à l'automne, on l'a arrangé de bas pour qu'a seye plus chaud pour l'hiver [...] c'est de même qu'on a continué à bâtir à tous les ans (Entrevue 1).

J'ai travaillé sur le toit de ma maison [...] l'été passé fallait que je la finisse c't'année là. Pis asteure chus paré pour travailler en dedans (Entrevue 2).

Les femmes et les hommes de notre échantillon qui ont dans la quarantaine ou moins n'ont pas ce genre d'expertise. Ce groupe a quitté l'école à l'adolescence et a commencé à travailler dans des emplois non spécialisés et précaires, comme caissières, vendeuses, concierges, dans les services et dans le secteur manufacturier.

Quand on examine de plus près la famille d'origine des répondants, la majorité est issue de famille plus nombreuse que la moyenne. Par exemple, une femme de 44 ans vient d'une famille de treize enfants, une autre femme de 63 ans, d'une famille de neuf enfants, un homme dans la quarantaine, d'une famille de neuf enfants, une femme dans la trentaine, d'une famille de neuf enfants, une femme dans la quarantaine, d'une famille de sept enfants. On remarque également, surtout chez les moins de 45 ans, que le père a été absent durant de longues périodes, soit parce que les parents étaient divorcés, soit parce que le père travaillait à l'extérieur de la province. « Notre vrai père, y reste à Alberta » (Entrevue 17). Une femme dans la trentaine a été élevée par une famille d'accueil parce que son père naturel a abusé d'elle.

De plus, la moitié des répondants de moins de 45 ans sont séparés de leur conjoint ou conjointe ou n'ont jamais vécu avec lui ou elle. Si l'on ajoute les personnes âgées, des veuves en majorité, et la célibataire, on peut affirmer que, pour la majorité des femmes de notre échantillon, les hommes sont absents durant de longues périodes de leur vie. Il en va autrement pour les hommes interviewés. Il n'y avait pas de veufs et les hommes dans la trentaine et la quarantaine, même s'ils étaient séparés ou divorcés, ne vivaient pas seuls, c'est-à-dire qu'il y avait une femme dans leur vie, et pour la majorité, des enfants.

La moyenne du nombre d'enfants des répondants, de deux à quatre enfants, est plus élevée que la moyenne nationale. (Une femme a une seule enfant, et c'est parce que le père de cette dernière est un homme marié.) À l'exception des jeunes célibataires, tous les adultes de notre échantillon ont eu des enfants et les femmes ont toutes joué le rôle de mère. Une femme âgée n'en a pas eu, mais elle a gardé et s'est occupée de son frère pendant 60 ans; une autre femme dans la trentaine a «perdu» son garçon et ne peut pas en avoir d'autre; un jeune homme n'a qu'un fils, mais il désire avoir plusieurs enfants.

La plupart des femmes et des hommes de tout âge avaient été confrontés de près ou de loin à la maladie et à la mort. Les problèmes de santé physique et mentale étaient particulièrement évidents chez les femmes de notre échantillon âgées dans la quarantaine et même la trentaine.

Moi, deux ans passés, j'ai manqué mourir. Je prends des vitamines là, des piqûres, une fois par mois [...] le reste de ma vie. Moi, je peux pas travailler cause ma santé. C'est pour ça que j'ai dit je fais un enfant *pis that's it*, ma vie est trop courte pour ça (Entrevue 13, p. 3, 18).

Pis là le docteur a été obligé de m'enlever de l'ouvrage parce que j'en pouvais pu [...] I m'ont suggéré d'aller au groupe de l'hôpital qui aide assez beaucoup. C'est assez important d'aller là (Entrevue 9, p. 12).

Faut que je me traite. Faut que je me fasse opérer dans les deux yeux (Entrevue 19, p. 6).

J'ai failli mourir quand que Jean est né, le quatrième (Entrevue 1, p. 5).

J'ai passé des *tough* temps, là, du temps pas mal dur [...] Tu peux pas te mettre là. [...] pis te laisser mourir, malgré que des f... (Entrevue 8, p. 16).

La majorité des femmes et des hommes ont connu la maladie et la mort de près: un enfant ou un frère mort en bas âge, une mère dépressive, des parents ou des beaux-parents qui meurent dans la jeune soixantaine sont choses courantes dans les témoignages retenus.

Ma mère est morte [...] soixante et trois [...] J'avais vingt-deux ans (Entrevue 18).

Ma mère était tout le temps dans des dépressions [...] Mon premier frère Michel, est mort [...] Quand j'ai perdu mon garçon treize ans passé... (Entrevue 9).

Pis mon mari a été malade ; je l'ai gardé jusqu'à la dernière journée icitte à la maison (Entrevue 6, p. 16).

J'ai seulement eu un enfant, pis je l'ai jamais vu, al est morte naissante [...] Quand on a déménagé icitte, maman avait perdu la vue (Entrevue 5, p. 4).

Des fois c'était difficile, les enfants étaient malades (Entrevue 1, p. 5).

Finalement, à l'exception des personnes de plus de 60 ans, les adultes de notre échantillon ont connu plusieurs déménagements dans leur enfance. Même les personnes âgées de notre échantillon ont déménagé souvent lorsqu'elles étaient jeunes, soit parce que les parents avaient alors de meilleures possibilités d'emploi, soit parce que la famille élargie pouvait fournir de l'aide ou que cette dernière avait besoin d'assistance.

Procédé d'analyse

Le Centre de linguistique appliquée a retranscrit toutes les entrevues, puis nous avons entrepris une analyse de contenu des grandes catégories préalablement identifiées par notre groupe de chercheuses (Annette Boudreau, Lise Dubois et Phyllis LeBlanc), c'est-à-dire l'origine familiale, la langue, la religion, l'école, les activités quotidiennes, les réseaux, les lieux de satisfaction ou d'accomplissement, les aspirations. À la lecture des entrevues, notamment les réponses aux questions ouvertes, d'autres éléments comme la mobilité géographique, la maladie, l'argent sont ressortis et ont été ajoutés aux catégories originales de manière à les intégrer à la liste thématique. Sylvia Kasparian du Laboratoire d'analyse de données textuelles de l'Université de Moncton a collaboré à l'analyse des entrevues, qui ont été réalisées avec le logiciel Sphinx. Ainsi, tous les mots contenus dans les entrevues ont été recensés. Nous avons ensuite réalisé des regroupements de mots autour des thèmes qui nous intéressaient : la famille, l'école, la langue, le travail ; une analyse statistique poussée de type exploratoire (analyse factorielle multidimensionnelle) de cette liste thématique nous a permis de décrire les relations entre les différentes modalités de la variable thématique (famille, travail, langue, école, maladie) et de variables de type sociologique comme le sexe et l'âge ainsi que les thèmes spécifiques à chaque variable sociologique. Le retour aux mots en contexte permet enfin de vérifier et d'illustrer les résultats obtenus.

Résultats préliminaires

Les résultats obtenus proviennent de plusieurs méthodes de collecte d'informations : observations, analyse des entrevues, analyse statistique du corpus de ces entrevues. À l'analyse des entrevues, il en est ressorti que les activités quotidiennes varient selon les sexes, les générations et la présence d'enfants. Une exception, la génération des jeunes sans enfant où les différences sexuelles n'ont pas joué en ce qui a trait aux activités journalières. Les deux jeunes adultes de l'échantillon qui étaient sans enfant habitaient l'un chez ses parents, l'autre chez sa grand-mère et chacun avait un emploi

rémunéré. Ce sont ces derniers qui ont parlé le plus longtemps de leurs études, de leur travail et de leurs loisirs. Ils ne font pas ou peu de travail domestique sauf la préparation de leur propre repas. Pour les activités de loisirs, ce sont également les jeunes (sauf une femme dans la trentaine) qui ont le plus souvent mentionné les amis comme personnes significatives.

Plus que l'âge, la présence d'enfants est un facteur déterminant dans le déroulement des activités. Tous les parents se lèvent tôt, entre cinq et sept heures, et les enfants sont au centre de leurs préoccupations. Pour les personnes interrogées, les femmes surtout, le travail domestique et les soins donnés aux enfants occupent donc la partie la plus importante de leurs journées.

Je me lève à sept heures [...] Je les prépare pour aller à l'école, après, je fais mon petit ménage [...] Après qui soient partis, je fais mon ménage. Après j'écoute un peu de télé, pis ça dépend qu'est-ce que j'ai à faire. J'ai plusieurs affaires à faire. Des fois, faut que j'aille faire ma *groceries*, d'autres fois va falloir [...] Y a jamais assez de temps dans une journée [...] Des fois, chus debouté jusqu'à un heure deux heures du matin à plier finir le linge [...] là j'en ai deux qui font pipi au lit (Entrevue 12, femme avec quatre enfants).

La plupart du temps là, je me lève [...] à six heures et demie le matin [...] Point de vue nourriture, i se débrouillent beaucoup [...] souvent ben je le fais (le déjeuner) si j'ai le temps [...] L'autobus est très de bonne heure, à sept heures du matin, ça fait faut faire ça vite [...] Après ça, je va me laver, je va faire mes prières, je va me faire du café, si ça me tente de déjeuner, je va déjeuner [...] Je va nettoyer, j'aime que ma maison est propre, [...] je va faire mon ménage [...] pour moi au moins c'est une manière de dire j'ai accompli quelque chose dans ma journée [...] Là, je va faire du lavage [...] Je va préparer pour le souper [...] Après ça dans l'après-midi, ben moi j'aime pas de rester toute seule à la maison [...] Je va toujours rencontrer une de mes amies [...] Pis là, quand c'est le temps de m'en venir, je m'en viens, puis le souper, faire la vaisselle, parler avec les enfants [...] Pis là dans la soirée, moi je va regarder la télévision, je va me louer un film (Entrevue 14, femme monoparentale avec deux enfants).

Je me lève à cinq heures du matin, pis ensuite, [...] je me prépare une *cup* de café. Ben moi, faut j'ai une heure à moi avant que la petite se lève pour calmer *because* moi chus une personne *nervous*. Yelle, je la réveille à sept heures, ça dépend si qu'a veut prendre son bain le soir d'avant ben là je la réveille yinque à sept [...] A déjeune, ensuite je la [...] a s'habille. Après ça je l'emmène au chemin pour la *bus*. Une fois que la *bus* est *gone*, j'arrive pas icitte tout de suite [...] parce que je va prendre ma grande marche [...] jusqu'à douze heures [...] Je fais mes plats, pis ensuite j'assis, je *watch* mes *shows* [...] jusqu'à trois heures et demie. La petite arrive pis le souper est paré. Pis a fait ses leçons, on parle [...] Moi, je l'aide pas là tant qu'a veut pas essayer [...] me bat pas avec yelle [...] A se couche tard, entre neuf à dix (Entrevue 13, monoparentale avec une enfant).

Je me lève six heures et demie du matin, je réveille les enfants à sept heures et demie, je fais à déjeuner [...] J'amène les enfants à l'école [...] J'amène la femme à l'ouvrage, là, je fais à dîner [...] Là, je ramasse yelle [...] Je les ramasse le midi, i viennent dîner, pis là ma femme vient dîner [...] Là, je l'amène *back* à l'ouvrage [...] Pis je travaille dehors, là je fais le lavage pis le

ménage [...] Pis je ramasse les petits après l'école, pis là je fais le souper, je les prépare le soir pour aller se coucher (Entrevue 11, homme avec trois enfants).

J'ai debout à cinq heures du matin [...] Prendre un *shower* pis je déjeune pas les matins, des fois du café, pis je *watch* le télévision jusqu'à sept heures et demie, pis je décolle [...] (travailler) jusqu'à trois heures [...] Après ça, j'ai chez nous, c'est tout [...] Après ça, je fais un petit brin d'ouvrage alentour de la maison [...] Les *groceries*, c'est moi qui le fait des *groceries* [...] C'est moi qui fait le ménage (Entrevue 10).

On se lève six heures, six heures et demie tous les deux, donnent à manger pis *so* là du temps passe, c'temps-là on boit du café, pis on parle avec lui, s'amuse pis là je m'en va travailler de huit heures à douze heures [...] Là je m'en viens pis je fais le dîner [...] Des petites choses à faire alentour de la maison [...] chus comme en charge de la bâtisse [...] Là le souper arrive pis là on passe du temps ensemble après le souper [...] Là on met ses pyjamas pis prépare pour qu'i aille se coucher [...] Pis là ça nous donne [...] deux heures à nous autres pour passer du temps ensemble, se louer un film ou quekchose comme ça (Entrevue 7, homme marié avec un enfant).

La grande majorité des femmes de notre échantillon avec de jeunes enfants ont eu un emploi qu'elles ont quitté pour élever leurs enfants.

J'ai tout le temps travaillé jusqu'à temps que j'ai eu mon petit garçon [...] Je veux tiendre chez nous quand est-ce qu'i sont petits avant qu'i alliont à l'école (Entrevue 17).

J't'aussi ben de rester à maison là, y ont besoin de moi là (Entrevue 12, femme avec quatre enfants).

Je veux pas aller travailler tandis que M est encore petite [...] J'emmène la petite avec moi [...] je l'emmène partout avec moi là (Entrevue 19, femme avec quatre enfants dont un avec elle).

Une seule femme a invoqué les problèmes de santé pour justifier sa maternité.

Je peux pas travailler cause ma santé. C'est pour ça j'ai dit: je fais un enfant pis *that's it*, ma vie est trop courte pour ça (Entrevue 13).

Il y a une autre exception à faire pour un homme dans la soixantaine dont la conjointe a un handicap. Ce dernier a donc les mêmes contraintes temporelles qu'un parent ayant la responsabilité d'enfants.

Alentour de sept heures et demie, je me lève [...] Ensuite faut qu'y [sa femme, présente dans la pièce] son bain [...] Y a des places à laver, *vacuummer*, faire à manger, ça faut que je fasse, je fais comme chus la femme là [...] Faut [...] j'ai travaillé sur le toit de ma maison [...] l'été passé fallait que je la finisse c't'année là. Pis asteure chus paré pour travailler en dedans [...] Faut que je fasse l'ouvrage de dehors et tout, pis i faut je vire de bord pis j'fais l'ouvrage de la maison (Entrevue 2).

Pour les personnes âgées, l'emploi du temps est plus flexible, mais les activités sont nombreuses. Elles entretiennent leur maison, se font à manger pour elles et pour les autres, tricotent, travaillent à l'extérieur, jardinent.

C'est jamais pareil [...] J'ai pas de cause à me lever tôt [...] Huit heures, huit heures et demie, je me lève, je déjeune, pis moi, je fais l'ouvrage [...] i a tout le temps de quoi faire [...] L'été là, c'est moi qui passe la tondeuse là, je travaille dehors, je travaille en dedans (Entrevue 8).

Ben faut pas arrêter, si j'arrête, je pourrais pus me grouiller [...] Moi, j'aime à travailler, [...] je garde les fleurs (Entrevue 5).

Je me lève, pis je garde quoi je va faire. Je prépare tout mon dîner, faut je mets de côté pis je va faire un gâteau, une tarte, pis là j'écris tandis que le lavage se fait (Entrevue 1).

Même si les personnes de notre échantillon qui ont moins de 60 ans ont connu la précarité dans leur emploi et qu'elles sont pour la plupart en chômage, les répondants ont presque tous parlé spontanément de leur travail présent ou passé. Les tâches et fonctions ainsi que le nombre et l'endroit des différents emplois occupés sont décrits de façon à montrer l'éventail de leur expérience professionnelle.

J'étais dans les lunettes pour à peu près neuf ans [...] Je savais à peu près douze ouvrages. Là, je venais tannée pis je demandais à mon boss tout le temps, montre-moi à faire quelque chose d'autre. C'est moi qui faisait le *training* des nouveaux employés. C'était une grosse responsabilité, pis c'est c'temps là que j'ai eu un *breakdown* [...] J'étais en charge d'un *office* pour trois ans [...] c'était tout de ma manière. C'était une bonne ouvrage mais i ont fermé les portes [...] J'ai seulement monté jusqu'à presque six dollars [...] Quand c'est le temps d'une augmentation, a nous montait à ça de soit dix cents ou vingt-cinq cents (Entrevue 9).

J'ai tout le temps travaillé depuis que j'étais comme dix-sept ou dix-huit [...] Je travaillais au *Superstore* [...] J'ai commencé une *cashier*, pis après j'ai commencé à travailler dans la *cash office* [...] J'aimais vraiment la *job* que j'avais dans l'*office* (Entrevue 17).

J'ai été à Toronto neuf mois travailler dans *landscaping* [...] J'aimais pas le *boss* à Toronto [...] Astheure je suis venteux de *opener* [...] Je travaille trois fois par semaine (Entrevue 10).

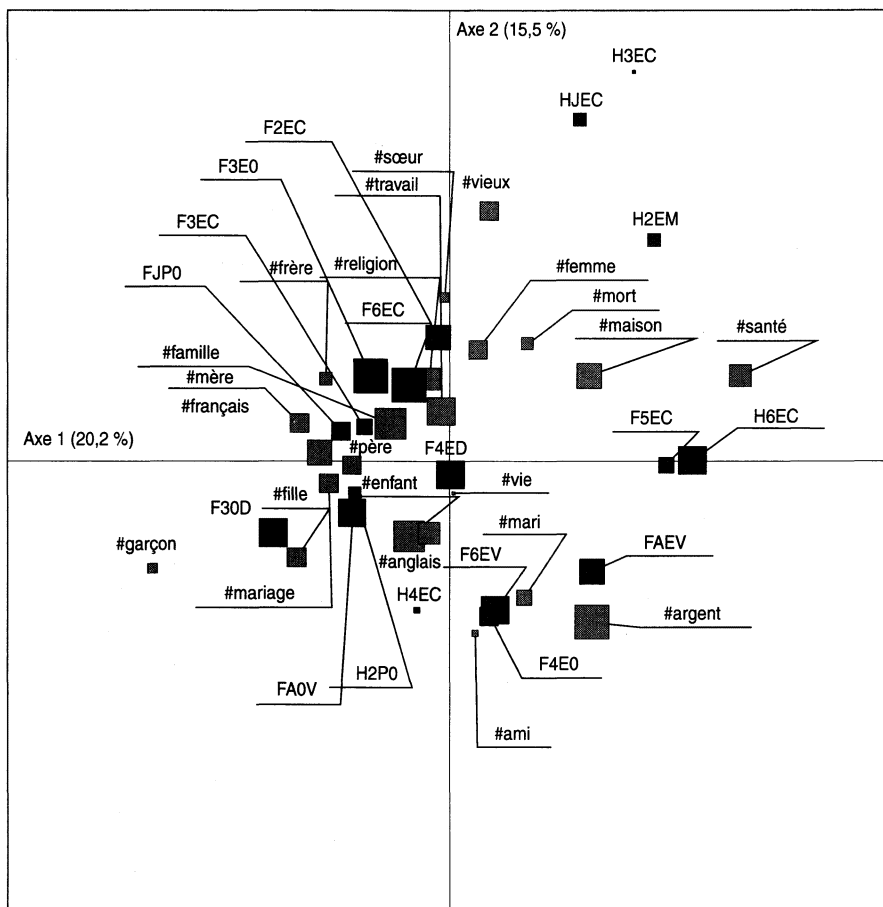
Afin de varier les outils d'analyse du contenu des entrevues, une autre grille a été utilisée par le Laboratoire d'analyse de données textuelles de l'Université de Moncton, qui a comparé les fréquences des mots appartenant aux grandes catégories les plus utilisées selon les locuteurs et locutrices. Ainsi, ce sont les personnes âgées qui mentionnent le plus souvent le mot argent et surtout les personnes de moins de 30 ans qui mentionnent les mots travail et famille. D'autres recoupements peuvent être faits selon la présence ou non d'enfants, la présence ou non d'un conjoint ou d'une conjointe, selon les générations, les sexes.

L'interprétation de ces résultats doit cependant être faite avec prudence compte tenu du nombre et du choix des catégories sélectionnées. Il n'en demeure pas moins que la fréquence des occurrences constitue une mesure supplémentaire de vérification des résultats déjà obtenus.

Tableau 1

OTS/CA	FAEV	H6EC	FA0V	FJP0	HJEC	F6EV	F30D	H4EC	H3EC	F3EC	F4E0	F4ED	H2P0	F2EC	F6EC	F3E0	F5EC	H2EM	TOTAL
#argent	19	16	9	3	0	22	3	2	0	4	11	15	0	0	0	2	9	0	113
#enfant	6	4	11	5	1	15	11	0	0	1	1	7	3	4	11	1	0	0	81
#maison	8	9	3	0	0	1	0	0	1	1	3	2	0	9	7	7	3	6	60
#travail	4	8	4	3	0	5	1	0	0	0	1	3	1	2	19	17	0	0	68
#famille	6	0	6	5	0	2	5	0	0	0	0	17	4	10	5	17	2	1	80
#français	1	0	4	3	0	2	13	2	0	3	3	1	0	4	11	8	0	2	57
#anglais	3	0	1	0	0	11	3	2	0	0	2	7	0	1	13	4	0	0	47
#religion	1	0	6	0	4	6	0	0	0	2	1	3	0	4	12	2	0	0	41
#santé	3	17	0	0	3	0	2	0	0	0	1	1	2	1	3	0	3	4	40
#filles	0	2	8	3	0	0	11	0	0	0	5	0	4	2	3	0	0	0	38
#mère	0	0	1	7	0	2	6	0	0	3	0	5	0	4	2	6	0	0	36
#vieux	0	0	1	3	7	2	0	0	1	3	0	4	0	1	4	6	2	2	36
#femme	0	5	0	2	1	1	1	0	0	2	0	4	0	5	8	0	0	0	29
#père	0	0	0	0	0	2	2	1	0	5	2	6	5	2	4	4	0	0	33
#mariage	1	2	10	0	0	0	5	0	0	0	2	0	0	0	4	8	0	0	32
#mort	0	3	0	0	0	0	2	0	0	0	0	2	0	5	0	0	0	1	13
#mari	3	3	2	0	0	5	2	0	0	0	2	0	0	0	0	4	1	0	22
#sœur	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	5	3	2	0	12
#frère	0	0	4	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	0	9	1	1	17
#garçon	0	0	1	0	0	0	6	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	0	9
#ami	0	0	0	0	0	3	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1	0	0	5
#vie	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
TOTAL	55	69	69	34	16	79	75	7	2	26	34	79	19	56	111	99	23	17	870

Dans le tableau et le schéma, la première lettre fait référence au sexe : F pour femme et H pour homme. En deuxième, vient l'âge ou la décennie, c'est-à-dire 2 pour la vingtaine, 4 pour la quarantaine et A pour les personnes âgées de plus de 65 ans. Le troisième signe indique la présence ou non d'enfants (E ou 0) ; et le dernier, l'état civil : C pour la présence d'un conjoint, V pour veuve ou veuf, D pour divorcé et 0 pour célibataire.



La même prudence s'impose pour les résultats des observations faites dans le quartier en mai et juin. Généralement, le jour, on observe des femmes qui se promènent avec de jeunes enfants d'âge préscolaire. On voit aussi des hommes âgés seuls, soit sur les marches de leur maison, soit qui marchent sur le trottoir ou qui jasant avec d'autres hommes de leur âge. Le soir, on observe des jeunes d'âge scolaire qui jouent ou qui marchent sur le trottoir, des couples sans enfants, des hommes seuls, mais rarement des femmes, sauf les dimanches.

Analyse

Dans une société qui valorise le travail marchand et les bienfaits de la consommation qui en découle, il n'est pas étonnant de constater qu'une forte majorité de personnes de notre échantillon ont aspiré très tôt à avoir un emploi. De plus, «l'allongement de la phase jeunesse» (Duchesne, p. 9) a pour ainsi dire permis aux jeunes de travailler dans des conditions ne leur permettant pas l'autonomie qu'avaient leurs parents. Même si l'aspiration au travail a été appuyée par la plupart des parents qui ont eux-mêmes une longue expérience du travail salarié, pour les jeunes dans la vingtaine et la trentaine, les conditions plus précaires du marché les ont amenés à canaliser leurs énergies ailleurs et à avoir des activités plus représentatives de leurs conditions de vie. Cette différence générationnelle dans les activités demeure relative. Comme pour les autres jeunes du pays qui sont moins scolarisés, les difficultés à s'intégrer au marché du travail et des conditions précaires d'emploi vont diminuer le clivage entre les générations (Duchesne). Puisque le travail est synonyme d'accomplissement mais aussi d'incertitude, de soucis, de ressentiment même, les jeunes des milieux populaires vont investir dans les autres composantes de leur vie. Si les jeunes sont insatisfaits de leur travail, ils vont, selon Paul Grell, adopter des stratégies comme la fuite et la «rupture avec les lieux connus [...] pour une émancipation comme "sujet" capable d'autonomie, de jugement, de responsabilités» (Grell, p. 168). À Parkton, cet aménagement spatio-temporel, c'est-à-dire cette variété d'endroits recherchés pour les études, le travail, la vie de couple, l'évasion, ne se limite pas aux jeunes dans la vingtaine. C'est aussi le cas des adultes dans la trentaine et la quarantaine, peut-être parce que la crise qui touche particulièrement les jeunes avait déjà été vécue par les adultes des milieux populaires.

Les activités quotidiennes des personnes de notre échantillon sont donc axées autour de la survie, avec les plaisirs et les soucis que cela implique. Conformément aux valeurs des milieux populaires, la famille offre la possibilité de jouer un rôle reconnu par la communauté. De plus, les activités familiales donnent des occasions de relations gratifiantes tout en permettant d'échanger des services, de s'entraider. Il en est de même avec les amis et amies.

Leurs rapports à l'entraide permettent à ces personnes de vivre une expérience d'appartenance. Elles y retrouvent un milieu chaleureux, sécurisant,

où elles reçoivent un appui inconditionnel, un peu comme un milieu familial idéal, mais sans les contraintes et obligations que cette dernière structure impose souvent en retour. En somme, elles font partie d'un groupe qui les accepte et les valorise et sur lequel elles peuvent compter pour obtenir un appui émotif et même matériel (Saint-Amand et Clavette, p. 150).

Les gens de Parkton sont donc de grands débrouillards. Ils règlent les temps sociaux et les activités qui s'y déroulent, en fonction aussi bien des satisfactions et des plaisirs que de l'utilité de ces dernières.

Conclusion

S'appuyant sur la tradition où la famille et la communauté locale prennent en charge les besoins de leurs membres, les gouvernements s'en remettent à la contribution de l'individu, de sa famille et de sa communauté pour répondre aux demandes croissantes de services publics. Les groupes communautaires ne pouvant répondre à cette demande, les milieux populaires adoptent des comportements en conformité avec leurs valeurs : se débrouiller en s'appuyant sur ses proches.

Ainsi, en présence d'enfants (et c'est le cas de la majorité des répondants), les activités quotidiennes sont orientées autour de la famille. Ces activités sont obligatoires même si elles comportent une part relative de satisfaction. Les activités faites avec les amis seront plutôt associées aux temps de satisfaction personnelle. Quand aux activités consacrées au travail marchand, elles ne représentent pas, pour les personnes de notre échantillon, un lieu d'investissement significatif, surtout pour les femmes.

BIBLIOGRAPHIE

Allain, Greg, Isabelle McKee-Allain et J. Yvon Thériault (1993), «La société acadienne: lectures et conjonctures», dans Jean Daigle (dir.), *L'Acadie des Maritimes*, Moncton, Université de Moncton, Chaire d'études acadiennes, p. 341-384.

Ali-Khodja, Mourad (1994), «Modernité, stratégies identitaires et formes de connaissance dans l'Acadie du Nouveau-Brunswick», *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 27, n° 2, p. 31-53.

Anadón, Marta et al. (1990), *Vers un développement rose: éléments théoriques et méthodologiques d'une*

recherche sur le rapport des femmes au développement en région, [Chicoutimi], Groupe de recherche et d'intervention régionales, Université du Québec à Chicoutimi, 53 p.

Bernard, Roger (1991), *Un avenir incertain: comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens français*, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français.

Boudreau, Annette (1991), «Les rapports que les jeunes Acadiens et Acadiennes entretiennent avec leur langue et avec la langue», *Égalité*, n° 30, p. 17-37.

Bradbury, Bettina (1995), *Familles ouvrières à Montréal*, Montréal, Boréal.

Chicoine, Nathalie, Johanne Charbonneau avec la collaboration de Rose Damaris et Brian Ray (1997), «Le processus de reconstruction des réseaux sociaux des femmes immigrantes dans l'espace montréalais», *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, p. 27-48.

Collin, Christine, Francine Ouellet, Ginette Boyer et Catherine Martin (1992), *Extrême pauvreté, maternité et santé*, Montréal, Saint-Martin.

Conseil national du bien-être social (1998), *Profil de la pauvreté, 1996*, Ottawa, ministre des Travaux publics et Services gouvernementaux.

Cormier, Auréa et Anne Wery (2000), *Appauvrissement de la population du sud-est du Nouveau-Brunswick*, rapport préparé pour le Front commun pour la justice sociale du Nouveau-Brunswick, Moncton.

Dandurand, Renée et Françoise-Romaine Ouellette (1992), « Travail des mères, garde des enfants et soutien de l'entourage dans trois quartiers montréalais », dans Renée Dandurand et Francine Des-carries (dir.), *Mères et travailleuses, de l'exception à la règle*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 129-162.

Dandurand, Renée B. (1988), *Le mariage en question*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

Duchesne, Monique (1993), « Les générations », *Bulletin d'information*, ACSALF, vol. 15, n° 4, p. 9-10.

Échange et projets (1980), *La révolution du temps choisi*, Paris, Albin Michel.

Even, Alain (1970), « Le territoire pilote du Nouveau-Brunswick

ou les blocages culturels au développement économique », thèse de doctorat en économie du développement, Université de Rennes.

Forgues, Éric, Marie-Thérèse Séguin (dir.), Omer Chouinard, Guylaine Poissant et Guy Robinson, « Entre néo-libéralisme et solidarité, une économie sociale plurielle. Étude de cas du Nouveau-Brunswick », article présenté à la revue de l'Université de Moncton.

Grell, Paul (1999), *Les jeunes face à un monde précaire*, Paris, L'Harmattan.

Hoggart, Richard (1970), *La culture du pauvre*, Paris, Minuit.

Lalive d'Épinay, Christian, Michel Bassand, Étienne Christe et Dominique Gros (1982), *Temps libres, culture de masse et cultures de classes aujourd'hui*, Paris, Fabre.

Leblanc, Phyllis (1992), « Le travail, le chemin de fer et les transformations économiques à Moncton », *Égalité*, n° 31, p. 75-93.

Lesemann, Frédéric (1995), « La pauvreté: aspects sociaux », dans Fernand Dumont et al. (dir.), *Traité des problèmes sociaux*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 581-604.

Letellier, Marie (1971), *On n'est pas des trous-de-cul*, Montréal, Parti Pris.

McKee-Allain, Isabelle (1989), « Les productrices d'ethnicité en Acadie: perspectives théoriques », *Égalité*, n° 24, p. 45-68.

McKee-Allain, Isabelle et Huguette Clavette (1983), « Les femmes acadiennes du Nouveau-Brunswick: féminité, sous-développement et ethnicité », *Égalité*, n° 10, p. 19-35.

Paquet, Ginette (1989), *Santé et inégalités sociales. Un problème de distance culturelle*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

Rousseau, Thierry et Céline Saint-Pierre (1992), « Formes actuelles et devenir de la classe ouvrière », dans Gérard Daigle (dir.), *Le Québec en jeu*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 265-295.

Saint-Amand, Nérée et Huguette Clavette (1991), *Entraide et débrouillardise sociale*, Ottawa, Conseil canadien de développement social.

Snow, Claude, porte-parole du Comité des 12, Caraquet, Nouveau-Brunswick.

NOTES

1. Le présent article porte sur des aspects particuliers d'une recherche sur Parkton dont certaines parties (description du quartier,

méthodologie, recension des écrits) ont des éléments communs avec d'autres textes.

2. Mes remerciements à Sylvia Kasparian pour ses commentaires à la lecture de ce texte.